Zeitschrift: Ethnologica Helvetica

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 7 (1983)

Artikel: Frontières et phénomènes migratoires en Asie centrale : le cas de l'Afghanistan de 1880 à nos jours

Autor: Centlivres, Pierre / Centlivres-Demont, Micheline

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007685

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont

Frontières et phénomènes migratoires en Asie centrale: Le cas de l'Afghanistan de 1880 à nos jours

Des voies de passage aux routes de l'exil

A l'époque des grandes migrations turco-mongoles, le territoire qui forme aujourd'hui l'Afghanistan a été parcouru par les conquérants de l'Inde et de l'Iran; il est pour les peuples turcs plus qu'un pays de passage ou d'accueil parmi d'autres; situé au carrefour des routes de l'Asie, il s'offre, dans sa partie nord, comme la voie même des migrations qui ont mené les Turkmènes, les Uzbeks et bien d'autres vers le sud et vers le sud-ouest ou vers leur diaspora actuelle.

Lors de la conquête russe des steppes du Kazakhstan et, dans la seconde moitié du XIXe siècle, des villes et des khanats uzbeks de l'Asie centrale, l'Afghanistan a reçu à nouveau sur son sol des populations turcophones chassées de leur pays. A vrai dire, jusqu'à la Première Guerre mondiale, ces migrations sont souvent temporaires et consistent davantage en un va-et-vient de populations qu'en un exode sans retour. Lorsque l'armée russe conquiert Samarcande (1868), puis Merv (1884), beaucoup d'Uzbeks et de Turkmènes émigrent en Afghanistan; lorsque le gouvernement afghan assure par la force sa mainmise sur la partie du Turkestan qu'il revendique ou qu'il y réprime une révolte – par exemple celle d'Ishak Khan en 1888 –, des milliers d'habitants du Nord afghan passent dans le territoire de l'émirat de Boukhara. Les mouvements dûs aux luttes tribales, aux razzias de villages de sédentaires dans le nord-ouest, aux famines et aux migrations laborieuses saisonnières sont également fréquents et s'effectuent au travers de frontières perméables et par endroits mal définies. A la suite de la Révolution soviétique en revanche, c'est par centaines de milliers que des habitants de l'Asie russe cherchent refuge en Afghanistan. Cet exil, momentané dans l'espoir de beaucoup, va s'avérer bientôt définitif pour le plus grand nombre.

Sur cette époque pourtant récente, les sources, si elles ne manquent pas, sont indirectes, dispersées et discrètes; les archives afghanes ne sont guère accessibles; les rapport des observateurs et agents anglais que l'on peut consulter à l'India Office Library à Londres signalent avant tout les passages de frontières et les arrivées vues de l'extérieur et disent peu de choses sur le vécu de l'exil et les problèmes matériels et culturels d'installation dans le pays d'accueil. Les témoignages directs publiés sont à notre connaissance quasi

inexistants (voir cependant Dupaigne 1974); la majorité des nouveaux arrivants n'étaient pas lettrés et les autres ne se souciaient guère d'attirer l'attention des autorités sur leur situation doublement précaire de minoritaires au point de vue linguistique et ethnique et de citoyens afghans de fraîche date. De son côté, le gouvernement afghan ne souhaitait vraisemblablement pas la mention ou le rappel d'événements qui auraient pu nuire aux relations avec l'Union soviétique. La littérature ethnologique, géographique et historique reste étonnamment discrète sur ce grand mouvement de population, à quelques exceptions près. Est-ce parce que les réfugiés des années 20 et 30 sont établis en général à l'écart des grandes routes et près de la frontière nord, donc dans des endroits difficilement accessibles à la recherche, ou parce que les exigences de l'ordre sur le plan national et de la diplomatie sur le plan international concourent à les faire oublier?

Nous nous sommes servis pour ce travail de miettes de notes de terrain réunies lors de plusieurs séjours de recherches dans le Nord afghan[1], des informations recueillies dans la littérature consacrée à l'ethnographie ou à l'histoire récente de l'Afghanistan et des pays voisins et des archives de l'India Office Library, entre autres des rapports encore peu exploités du consul et de l'attaché militaire britanniques à Mechhed (Iran). Nous avons fait aussi large usage de l'article de Daniel Balland consacré spécifiquement à ce problème et intitulé: "La diaspora des Turcs de Basse-Asie centrale soviétique au XXe siècle" (1978).

Que faut-il entendre ici par migrants et par migrations? Dans quelle mesure peut-on parler de migrations quand il s'agit de réfugiés ou de populations déportées? Nous prendrons ici en considération non pas les mouvements saisonniers liés à l'écologie nomade que les Anglo-Saxons désignent par le terme de "migration", mais ce que Hunter et Whitten (1976:269) appellent "dislocative migration", c'est-à-dire un changement permanent ou semi-permanent de résidence de groupes donnés, qu'il s'agisse de migrations intérieures – à l'intérieur de l'Etat afghan par exemple – ou extérieures, avec franchissement de frontières. L'usage des sciences humaines veut que l'on distingue migration volontaire et migration involontaire, mais cette distinction semble peu pertinente dans notre cas, surtout du fait que nous ne disposons pas d'analyse systématique de motivations relevées sur le terrain; l'évaluation des facteurs "pull" et des facteurs "push" ne peut être faite qu'a posteriori et n'a pas grande valeur analytique. Les déplacements de populations dans cette partie du monde ont pris dans certains cas l'allure d'un va-et-vient se déroulant sur plus de 15 ans sur fond de changements sociaux et politiques discontinus en Asie russe et soviétique

1 Ces matériaux ont été recueillis à l'occasion de séjours de recherche en Afghanistan en 1966, 1968, 1972–1973 et 1973–1974. Ces recherches ont été possibles grâce à des subsides du Fonds national suisse de la Recherche scientifique.

URSS
Tachkent
Andijan
Kokand
Kachgar
Boukhara
Samarcande
Charjui
Amou-Daria
Merv
Kerki
Kilif
Wakhan
Chine
Murghâb
Aqcha
Khânâbâd
Mazar-i Sharif
Tâshqurghân
Mechhed
Maimana
Qaisâr
Kaboul
Hérat
Iran
Ghazni
Qandahar
Chakhânsur
Pakistan
0 100 200 300 km

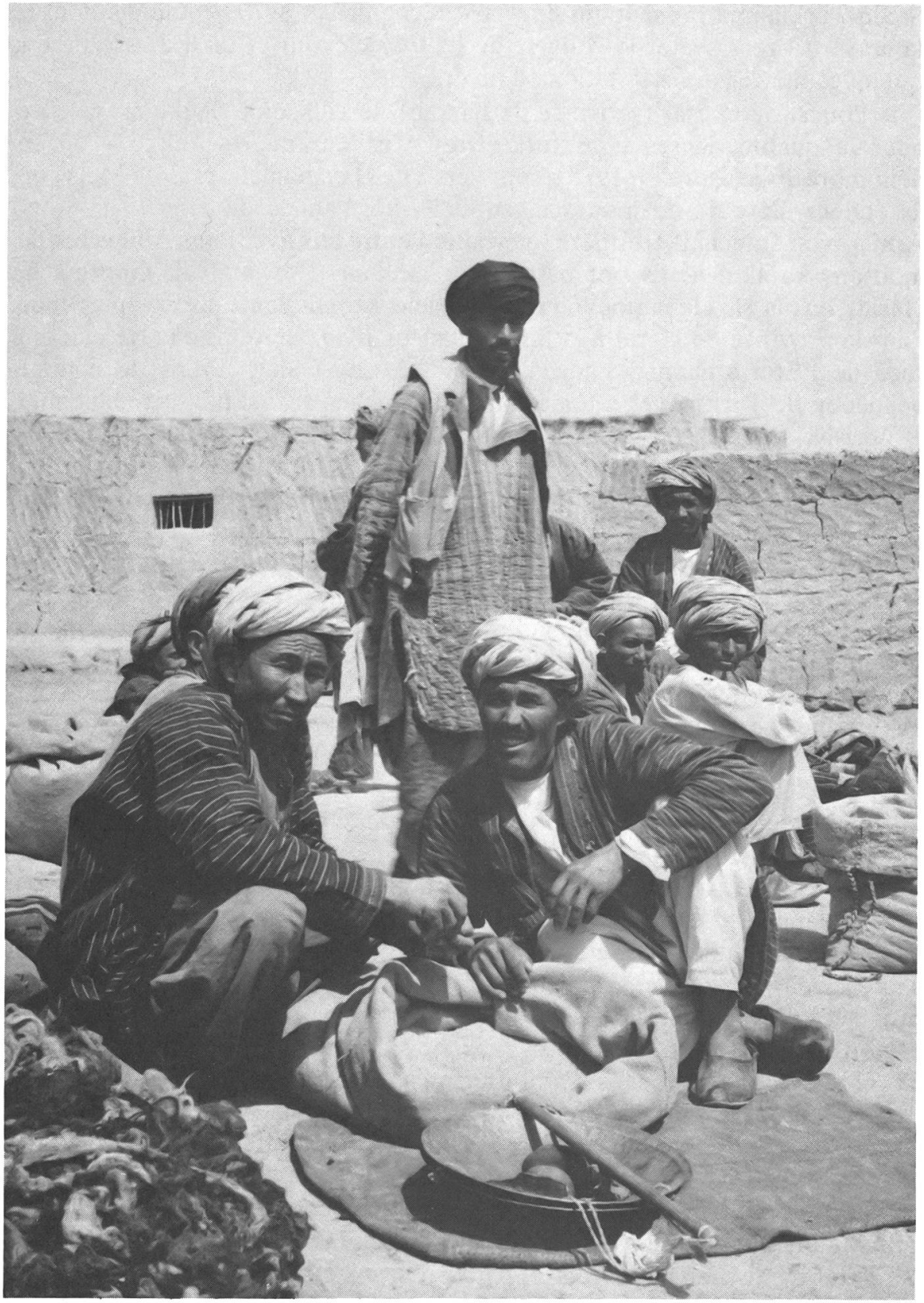
et de fluctuations de la politique d'accueil des autorités afghanes. Nous devons donc renoncer à l'emploi des sous-catégories habituelles face à des mouvements qui portent avant tout la marque de la dépendance et de la détermination extérieures.

Rencontres avec des immigrés

Les circonstances d'une recherche ethnographique exploratoire nous ont conduits à Kaldâr et à Bâbâ Sediq-Torkmania, tous deux dans le district de Tâshqurghân, puis à Shâkh et à Haidarkhâna dans le district de Qaisâr. Les deux premières localités sont situées non loin de l'Amou-Daria au bord de la steppe désertique et les deux autres dans les piedmonts de loess du Paropamisus.

Sur la rive sud de l'Amou-Daria, au nord-est de Mazar-i Sharif, la localité de Kaldâr (4000 habitants) a été fondée par des réfugiés Turkmènes Ersari à la fin du siècle dernier; ils ont été rejoints entre 1930 et 1935 par d'autres réfugiés de même origine ethnique venus à la suite des mesures de collectivisation et de sédentarisation qui ont accompagné les plans quinquennaux en Asie soviétique. Les habitants de Kaldâr, jadis éleveurs, possèdent encore quelques moutons et montent l'été des yourtes dans les cours de leurs maisons de terre, mais ils ont dû se sédentariser dans leur nouvelle patrie par manque d'espaces pâturables et vivent de la culture de l'orge, du sorgho et d'un oléagineux *senǰet* (Eleagnus augustifolia L.); ils cultivent également du coton. En avril et mai, les hautes eaux de l'Amou-Daria remontent dans les canaux et permettent une irrigation des champs et des jardins et remplissent les citernes. Les villageois sont séparés de la rivière par des dunes et une zone de jungle et de marécage; ils ne disposent que de cette eau stagnante et bientôt saumâtre pour leur consommation propre. Peu liés à la société afghane, à peine intégrés au commerce du coton et du tapis, ils se rattachent encore étroitement à leur contrée d'origine par leur identité, leurs souvenirs et leurs références.

Les familles Turkmènes Ersari Cheker de Bâbâ Sediq-Torkmania, à quelques kilomètres au nord de Tâshqurghân et de son bazar, ont fui Kerki et Merv, dont ils sont originaires, à la fin du XIXe siècle, pour s'établir d'abord à Kaldâr, puis à proximité du tombeau du saint Bâbâ Sediq, emplacement appelé dès lors Torkmania. Ils pratiquent une agriculture irriguée difficile puisqu'ils sont à l'extrémité des canaux d'irrigation alimentés par la rivière de Khulm (Tâshqurghân) et ont complètement abandonné la vie nomade; certains d'entre eux travaillent comme métayers ou domestiques agricoles chez des propriétaires terriens du district de Tâshqurghân. Si les femmes tissent encore quelques tapis de type béchir, c'est avec de la laine achetée aux éleveurs pachtouns voisins. Le chef de la communauté turkmène de Bâbâ

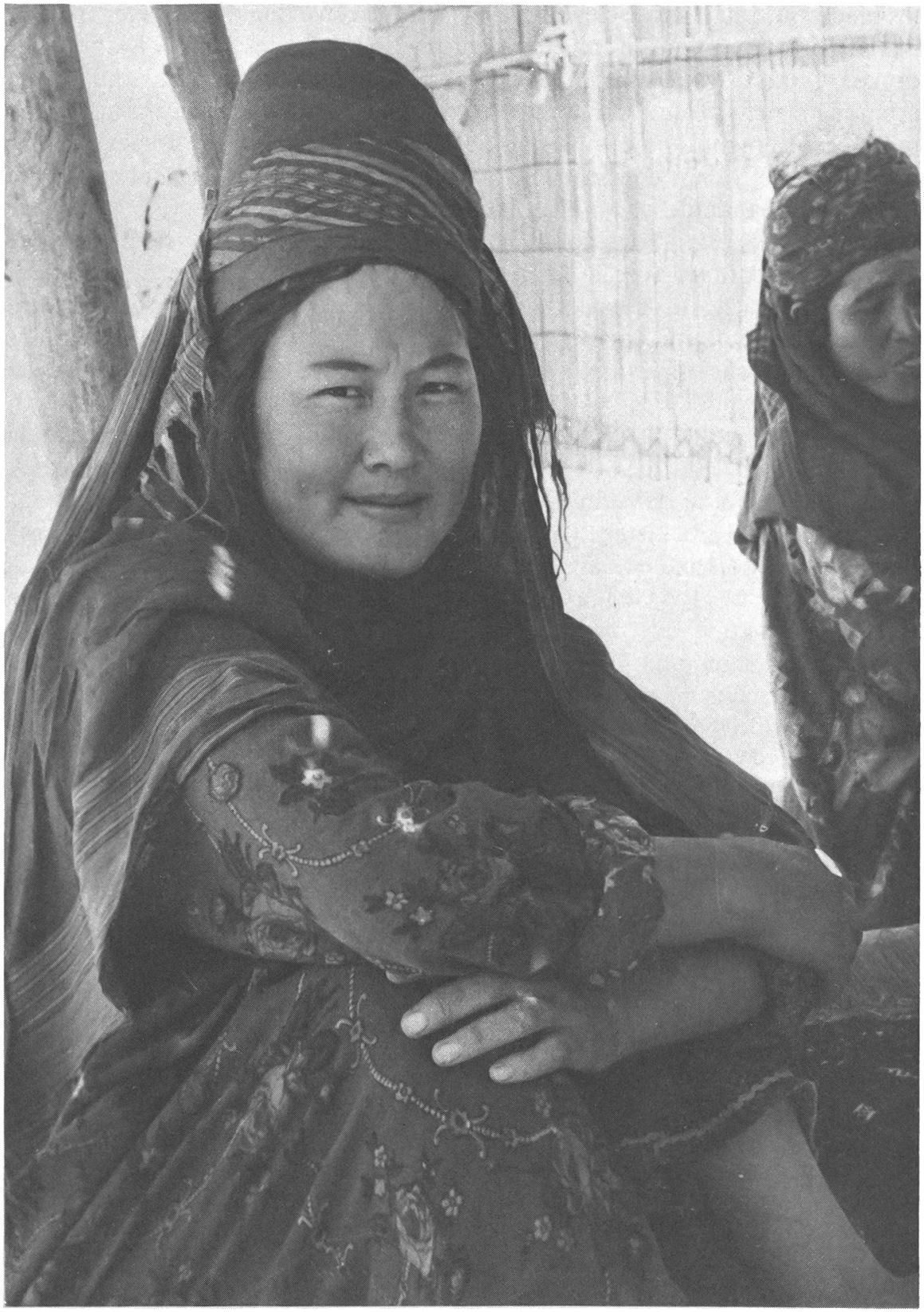


Vendeurs de laine turkmènes au bazar de Kaldâr
(1968)

Sediq-Torkmania possède lui encore des chameaux et des moutons dont la laine sert à renouveler le couvert de feutre des yourtes qu'il dresse l'été à quelques mètres des habitations d'hiver.

A l'ouest de Qaisâr (province de Faryâb), le village de Shâkh est célèbre pour la qualité de ses tapis turkmènes. Ces Turkmènes Tekke – on en dénombre 70 maisons en 1972 – sont venus de Bayghamali, près de Merv, où ils étaient éleveurs de moutons, en 1930–31, l'année du *kuyyil,* mouton. Après avoir franchi la frontière – certains d'entre eux avec leurs troupeaux de moutons karakul –, ils ont passé par Andkhoi, Dawlatâbâd, Ghormâch, Hérat, où ils savaient pouvoir trouver une communauté Tekke parvenue dans la province de Hérat à la fin des années 1880. Certains d'entre eux ont reçu de l'Etat afghan des terres près de Mazar-i Sharif; d'autres comme beaucoup de Turkmènes réfugiés ont été expédiés à Chakhânsur, Qandahar et Girishk, dans le sud-ouest et le sud du pays, où l'Etat afghan espérait les utiliser comme main-d'œuvre pour améliorer l'infrastructure routière ou comme colons pour la mise en valeur de régions désertiques. Peu à peu cependant, la plupart des Turkmènes installés dans le sud ont regagné le nord et les zones où la masse des Turkmènes était déjà implantée. Nos Tekke, après avoir été ouvriers agricoles ou chameliers, après avoir fait des expériences décevantes dans l'agriculture dans la province Balkh ou dans la région de Chakhânsur, se sont donc regroupés à Shâkh où ils ont acheté les terres qu'ils cultivent. Parmi eux, ceux qui sont âgés de plus de 50 ans n'ont pas oublié les circonstances de leur fuite dramatique en Afghanistan; ils évoquent leur harcèlement par l'aviation soviétique, les tentatives de retour lors d'accalmies pour aller chercher qui un membre de sa famille, qui quelques têtes de bétail. Les Turkmènes de Shâkh sont maintenant des éleveurs et des agriculteurs assez prospères. Le costume de leurs femmes, les motifs des tapis, l'endogamie ethnique stricte témoignent, avec le maintien de leur langue, d'une fidélité à leur identité d'origine. Ils sont par ailleurs adaptés aux circuits commerciaux des tapis et du karakul et contribuent enfin à la vigueur du réseau qui relie les différentes communautés Tekke des provinces de Hérat et de Balkh (voir aussi Franz 1972 : 199-200).

Non loin de Qaisâr, nous avons rencontré dans le hameau de Haidarkhâna un groupe de Turkmènes Qara Begaul (sous-groupe Ersari). Venus de Charjui (sur l'Amou-Daria, entre Merv et Boukhara) avec d'autres Begaul en 1932, ils ont passé par Mârichak, Andkhoi, Dawlatâbâd, où certains se sont établis. Ils ne se sentent pas encore définitivement installés sur les terres sèches qu'ils cultivent et se considèrent toujours comme des *mosâfer,* voyageurs, alors que leurs voisins les désignent, comme la plupart des immigrés, par le terme de *mohâjir,* réfugiés, par opposition aux autochtones *watani* (de *watan,* le pays, la patrie). Dans leur pays d'origine ces Turkmènes cultivaient du coton et des céréales dans les terres irriguées du bord de l'Amou-Daria; ils ont émigré en Afghanistan à la suite des campagnes de collectivisation. Dans



Femme turkmène Ersari, Bâbâ Sediq-Torkmania
(septembre 1973)

les piedmonts du Band-e Turkestan, ils n'ont trouvé que de maigres terres en cultures pluviales pour les uns, de petits métiers pour les autres. Les femmes de ces Qara Begaul tissent des tapis, ce qui contribue à une endogamie ethnique stricte puisque le nouage est une technique qui se transmet lentement et durement de mère en fille et que les jeunes femmes dotées d'un tel savoir ont une valeur considérable sur le plan matrimonial en relation avec la valeur marchande de ce qu'elles fabriquent.

Les Turkmènes du bord de l'Amou-Daria étaient depuis plusieurs dizaines d'années en contact avec la langue et les usages russes; les adultes parlent encore un peu le russe et certains savent l'écrire. Ils recherchaient encore dans les années 70, en écoutant Radio-Ashkhabad, ce que les média afghans ne pouvaient leur offrir: un apport en langue turkmène et en musique de leur tradition culturelle.

Dans le village de Sansiz, entre Balkh et Aqcha, les collaborateurs de la CINAM (1973/2: II–10) ont eu affaire à une population en majorité uzbek formée pour moitié de réfugiés, agriculteurs à l'origine, venant des districts sud de l'actuel Uzbékistan. Ces Uzbeks, quoique intégrés dans les rapports de la vie quotidienne et dans les activités de production à l'ensemble de la population de ce gros village de 1800 habitants, se considèrent et sont encore considérés comme des *mohâǰir*. L'assimilation est loin d'être achevée; la plupart de ces *mohâǰir* ne possèdent pas de terres; les intermariages sont rares. Les Uzbeks immigrés ont donc dû recourir pour survivre à des activités complémentaires à l'agriculture: petit artisanat (bois, cuir), huileries, boulangeries, commerces de plein vent, métayage. Les *mohâǰir* qui ont la possibilité d'exercer un commerce plus lucratif vont tenir boutique à Mazar-i Sharif, à Qunduz, voire à Kaboul. Ceux de Sansiz sont arrivés en Afghanistan après 1920. Leur venue n'est pas tant due à la chute du mouvement Jadid[2] à Boukhara, ni à l'épuration des nationalistes qui a suivi, ni à la liquidation des waqfs (fondations pieuses en Islam), mais plutôt à la disette, conséquence de l'extension forcée de la culture du coton, et aux pressions en vue de la création des premiers kolkhoz. L'arrivée des *nâqelin*[3] en 1950, à qui le gouvernement afghan a donné des terres et accordé son soutien, et à qui la qualité de Pachtouns assure une situation privilégiée face aux turcophones, a contribué à rapprocher les *mohâǰir* des Uzbeks *watani*.

Les Uzbeks réfugiés de Sansiz, sans affiliation tribale, ne ressentent guère de communauté d'appartenance avec d'autres réfugiés, Uzbeks eux aussi, que nous avons rencontrés près de Qunduz et de Khânâbâd. Ces derniers appartiennent à la tribu des Lakai et leur communauté s'articule en segments tribaux généalogiques distincts et extérieurement identifiables par des

2 Mouvement nationaliste et réformateur musulman.

3 *Nâqelin:* colons, surtout pachtouns, implantés par le gouvernement afghan dans le nord du pays.

emblèmes tels que le type de bottes ou le costume des femmes. Leur émigration est liée à des péripéties politiques précises, aux derniers soubresauts de la révolte des Basmatchis[4] de la fin des années 20 au tout début des années 30, lorsqu'Ibrahim Beg, un de leurs leaders, et ses bandes utilisèrent le nord du Qattaghan comme base de leurs expéditions contre l'Uzbékistan soviétique.

Les Uzbeks de Sansiz, tout comme les Lakai réfugiés, ne se reconnaissent guère de points communs, si ce n'est peut-être leur situation de réfugiés et un ethnonyme, celui d'Uzbeks, qu'ils partagent avec des dizaines de milliers d'habitants de l'Afghanistan et en particulier avec des milliers d'anciens citadins de Boukhara et de Tachkent: fonctionnaires, religieux, commerçants, qui ont accompagné l'émir de Boukhara dans sa fuite en 1921 (voir sur le genre de vie de ces derniers: Çagatay et Sjoberg 1955).

Uzbek Lakai, vendeur de cordes, au bazar de Nahrin, province de Baghlân (janvier 1973)

4 Mouvement contre-révolutionnaire indigène organisé en bandes. Voir Castagné 1925.

Lors de nos recherches sur les relations interethniques dans le Nord afghan, nous avons rencontré à plusieurs reprises des *mohâǰir* kazakhs, non pas dans leurs établissements d'agro-pasteurs d'Imam Saheb ou des environs de Mazar-i Sharif, mais dans des quartiers spécialisés des bazars où ils excellent dans la fabrication et la vente des *čapan* et autres manteaux du Turkestan. Ces Kazakhs proviennent des districts sud-ouest (ils appartiennent à la Petite Horde) et sud-est du Kazakhstan et de quelques points de ce qui est aujourd'hui l'Uzbékistan. Ils sont arrivés en Afghanistan dans les années 30, à la suite de la politique de sédentarisation des Kazakhs et des catastrophes qui ont suivi (Bacon 1966 : 119). Ce qu'ils ont fui en fait, c'est la destructuration d'une organisation tribale hiérarchique par le regroupement forcé en coopératives d'élevage. Contrairement aux Uzbeks et aux Turkmènes, ils n'ont pas trouvé en Afghanistan de communauté étendue autochtone de même langue et de même ethnie, ce qui n'a pas peu contribué à créer des liens compacts et exclusifs qui réunissent toutes les communautés kazakhs émigrées. Chacun de nos interlocuteurs kazakhs a été capable de nous donner le nombre de "maisons" de ses compatriotes réfugiés établis en Afghanistan, et même souvent des informations sur les Kazakhs établis en Turquie, en Europe ou en Amérique. La stricte endogamie, l'interdit, contraire au mode islamique, du mariage avec la cousine parallèle patrilinéaire et la connaissance précise de l'appartenance lignagière contribuent à donner l'image d'une communauté ethnique, si ce n'est homogène, du moins distinguant clairement ceux qui appartiennent aux "nous" de tous ceux qui appartiennent aux "autres". Sans jamais se fondre dans les différentes collectivités turcophones autochtones, ils ont su trouver dans l'économie et la production artisanales de l'Afghanistan les interstices où ils excellent grâce à leurs réseaux de relations couvrant l'ensemble des marchés des villes du pays.

Ces quelques traits permettent d'esquisser la situation des *mohâǰir* telle qu'elle existait en Afghanistan il y a une dizaine d'annés et nous renvoient à tout le processus de leur arrivée[5].

5 En l'absence de statistiques officielles, il est presque impossible d'évaluer le nombre total des réfugiés qui ont pénétré en Afghanistan de 1916 à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Nous pensons que le nombre donné par Balland (1978 : 33) pour les Turkmènes, 200 000 à 250 000, est acceptable quoique fondé sur aucune donnée certaine. Il faut ajouter à ce chiffre plusieurs dizaines de milliers d'Uzbeks, des Kazakhs, des Kirghiz, pour nous en tenir aux principaux groupes turcophones. Balland estime à 500 000 le nombre total des Turcs qui ont quitté l'Asie centrale soviétique entre les deux guerres mondiales.
Quant à la population totale des turcophones en Afghanistan, on ne peut avancer que des estimations, pour la bonne raison que les recensements, de toutes façons incertains, n'ont été faits ni sur une base linguistique ni sur une base ethnique. Ces estimations varient du simple au double. Dupree (1980 : 61) estime par exemple la population turkmène à 125 000 individus, Franz (1973 : 185 et 212) à 400 000. Pour les Uzbeks, Dupree (1980 : 61) parle de 1 million, Poulton (1981 : 12) de 2 millions. Selon notre informateur de Mazar-i Sharif, il y aurait en Afghanistan 855 maisons kazakhs, soit environ 6000 individus. Dor (1975 : 80) et Shahrani (1979 : 50) parlent de 2000 à 3000 Kirghiz au début des années 70.

Les peuples turcs de l'Afghanistan

A la fin du XIXe siècle, les peuples turcs et iraniens d'Asie centrale occupent un territoire sensiblement semblable à celui qu'ils occupaient au milieu du XVIe siècle; seuls les Kirghiz sont encore en mouvement aux XVIe et XVIIe siècles.

En Afghanistan les principaux groupes ethniques turcophones sont:

Les *Turkmènes*, avant tout éleveurs de moutons, habitent les régions d'Andkhoi, de Shibirghan et de Maimana; ils sont inclus depuis le XVIIe siècle dans les petites principautés "féodales" uzbeks qui deviennent vassales de Boukhara au début du XIXe siècle; la démarcation de la frontière (1885–87) entre l'Asie centrale russe et l'Afghanistan en a fait des ressortissants afghans. Selon Barthold (1936 : 945) et selon Jarring (1939 : 51) qui citent une source russe (Aristov 1896), ils ne seraient pas plus de 50 000 en Afghanistan, mais il ne peut s'agir que d'une approximation.

La majorité d'entre eux appartiennent à la tribu des Ersari; si certains disent être arrivés au Faryâb à la fin du XIVe siècle, d'autres ont profité des désordres dans la province de Hérat et dans la région de la Murghâb pour s'y installer au XIXe siècle; d'autres encore, chassés par la conquête russe, y arrivent dans le second tiers du XIXe siècle (Franz 1972 : 195–196).

L'administration afghane et l'établissement de colons pachtouns dans le nord ont commencé à les priver d'une partie de leurs pâturages et de leurs terres attribués aux nouveaux arrivants.

Les *Uzbeks* sont établis dans le nord et le nord-est du pays, de Qaisâr à Rustâq, la limite sud passant par Belcherâgh, Sar-i Pul, Darra-i Suf, Dahâna Ghori. Originaires du Dasht-e Qipchaq, ils ont pénétré le territoire qu'ils habitent aujourd'hui à la suite de Shaibani Khan au début du XVIe siècle.

Dans la première partie du XIXe siècle, ils constituent les khanats uzbeks "féodaux" de Qunduz, Mazar-i Sharif, Shibirghan et Maimana. Ils sont sujets tantôt de l'émir de Boukhara, tantôt de l'émir de Kaboul jusqu'à leur soumission définitive par Abdur Rahman dans le dernier quart du XIXe siècle. Ils sont à ce moment-là éleveurs nomades et semi-nomades d'ovins et de chevaux, pratiquent en outre une culture d'appoint de blé en terre non irriguée. Comme les Turkmènes, ils se déplacent en saison à la suite de leurs troupeaux et s'abritent sous des habitations transportables, yourtes ou huttes.

En arrivant au Qattaghan, les Uzbeks trouvèrent sur place une population d'éleveurs turcophones plus ancienne composée de Türk, de Qarluq, de Moghol turquisés et d'autres établis lors de précédentes invasions (Karmysheva 1960; Centlivres 1975) et que les nouveaux arrivants refoulèrent vers les collines et les montagnes du Qattaghan et du Badakhshan.

Les *Kirghiz* estivent, tout au long du XIXe siècle, avec leurs troupeaux de moutons, de yaks et de chevaux au Pamir et sur les hauts pâturages situés au

nord et à l'est de cette chaîne, sans se soucier de savoir si la suzeraineté en appartient au khan de Kokand, à l'émir de Kachgar ou au *mir,* prince, du Wakhan, mais sans s'y implanter définitivement. En hiver, ils résident dans la vallée de l'Alay et au Karategin où ils ne sont pas à l'abri des répercussions de la rébellion antirusse d'Andijan en 1898, mais du moins leur zone de pâtures estivale est alors hors d'atteinte des troupes russes, chinoises ou anglaises. Ce ne sera plus le cas au XXe siècle. (Dor 1975 : 75-76; Shahrani 1979 : 38 et note 21.)

Il existe d'autres collectivités turcophones en Afghanistan venues de Perse au XVIIIe siècle avec le conquérant Nader Shah Afshar. Nous mentionnons pour mémoire ces petits groupes shiites connus généralement sous les noms de Qizilbash, Naderi, Afshari, etc.

Le Nord afghan: pacification et déportation dans le contexte des luttes d'influence en Asie centrale

Jusqu'à la signature du protocole final de la "Boundary Commission" entre la Russie et la Grande-Bretagne à Saint-Pétersbourg en 1887, la frontière entre l'Afghanistan et l'Asie centrale russe n'est pas clairement définie. L'Amou-Daria est certes une frontière naturelle, mais qui se franchit sans peine en de nombreux points (Darkat, Kilif). Au nord-ouest du pays, le passage de la frontière est aisé, soit le long de la rivière Murghâb, soit directement au nord de Hérat. Rebelles, paysans appauvris ou assomés d'impôts, éleveurs ruinés la traversent dans les deux sens. En revanche, au nord d'Andkhoi et de Maimana, les centaines de kilomètres de steppe et de désert qui séparent les localités afghanes des oasis turkmènes constituent un obstacle redoutable.

La fixation des frontières inaugure un nouveau type de migration; il ne s'agit plus seulement de mouvements de populations saisonniers ou liés à des disettes ou à des luttes "féodales". Les Uzbeks, les Turkmènes et les Kirghiz ressentent les effets des conquêtes ou des politiques des grandes puissances, et leurs mouvements sont en définitive déterminés par la stratégie de ces dernières dans le continent asiatique.

Vers la fin du XIXe siècle, une menace de confrontation pèse sur l'Afghanistan au fur et à mesure que les deux empires rivaux, la Grande-Bretagne à partir de l'Inde et la Russie tsariste, se rapprochent l'un de l'autre, mais l'accord de Saint-Pétersbourg fait de l'Afghanistan un Etat-tampon, à l'intérieur des frontières duquel l'émir de Kaboul, Abdur Rahman (1880–1901), met en pratique un programme de conquête intérieure, c'est-à-dire de soumission des dissidents tribaux et religieux. Ainsi après que la Russie a conquis l'Asie centrale, Kaboul "pacifie" le Nord afghan. Ce double mouve-

ment exerce une pression très vive sur les populations autochtones dont certains éléments choisissent de fuir d'un côté ou de l'autre de la frontière.

En 1885, après la conquête de Maimana par les Afghans, ou encore en 1888, après la répression qui a suivi la révolte d'Ishak Khan (ce gouverneur du Turkestan afghan depuis 1880 avait vainement tenté de se rendre indépendant de Kaboul et de tailler un royaume à son profit au Turkestan), plusieurs milliers de familles uzbeks et turkmènes fuient vers l'émirat de Boukhara. Kakar (1971 : 154) mentionne le danger que représentaient les partisans d'Ishak Khan, regroupés de l'autre côté de la frontière, obligeant Abdur Rahman à effectuer plusieurs longs séjours dans le nord afin de fortifier la zone frontière et de la garnir d'éléments tribaux fidèles, mesure qui fut à l'origine de grands déplacements de populations: Uzbeks déportés vers le sud et vers l'est, Pachtouns éleveurs ou sédentaires installés dans le nord (Tapper 1973). "The Amir decided to remove disloyal tribes from Turkistan and settle the frontier districts with non-Uzbeks, especially with Pashtuns. He removed many Uzbeks from Maimana, and settled many families from the Safays of Tagao, the Shinwarays, the Mahmands, Nurzays, and Hazars in Khamiab (on the left bank of the Oxus, to the north-west of Mazar), and Bala Murghab." (Kakar 1971 : 155). Dans un livre plus récent, Kakar précise (1979 : 135): "The Amir, thinking that the area needed more population than it had, decided to send to Turkestan one family out of every four from the densely populated areas, that ist, from Kabul and the eastern parts of Afghanistan. At the same time he banished 155 families from the suburbs of Kabul and other areas and 102 families of Garo Khel and from Laghman. Similarly, some Nasirs, Zurmutis, and Shaykh Ali Hazaras were deported to Khanabad and Turkestan. In reverse, about 12 000 families of Uzbeks from Turkestan were deported to Kabul and Jalalabad."

Ces chiffres de source anglaise sont certainement exagérés, mais ils témoignent d'une politique de transplantation de populations appliquée systématiquement par l'émir après chaque campagne victorieuse, politique qui n'a pas été sans modifier la carte ethnique de l'Afghanistan.

A la suite de la fixation des sphères d'influence russe et britannique dans la région des Pamirs en 1895, l'émir de Kaboul se voit attribuer, tout au nord-est du pays, le Darwaz méridional et le corridor du Wakhan. La mainmise de l'administration afghane sur ces territoires provoque une importante émigration vers l'émirat de Boukhara. Selon certaines sources, plus de 700 familles, tadjiks pour la plupart, – d'autres sources parlent de 1164 personnes – quittèrent la région (Becker 1968 : 158). Si l'on songe que ces régions montagneuses sont peu peuplées, ces chiffres traduisent une véritable dépopulation des territoires nouvellement attribués. Il s'agit ici de Tadjiks et non de turcophones, mais cet exemple éclaire la crainte qu'inspiraient dans le nord les méthodes de pacification et d'afghanisation d'Abdur Rahman.

Au cours des dix dernières années du siècle, la présence russe en Asie centrale a plutôt un effet stabilisateur. Les mouvements de populations concernent surtout les habitants du Turkestan afghan du fait de la politique brutale d'Abdur Rahman – répression et colonisation –, politique poursuivie par ses successeurs. Si elle est à l'origine de l'afflux de quelques milliers d'Uzbeks dans le Turkestan russe, elle est avant tout la cause du reflux des agro-pasteurs uzbeks devant l'administration afghane et les colons pachtouns vers les terres plus pauvres des piedmonts du versant nord de l'Hindoukouch et du Qattaghan (Centlivres 1975).

La grande migration: 1916–1936

Après le tournant du siècle le mouvement des réfugiés ne va pas tarder à s'inverser à la suite de l'installation sur les terres nouvelles de populations russes au détriment des populations turcophones. Ainsi en 1914 déjà, plus d'un million de paysans russo-ukrainiens sont transportés au Kazakhstan pour mettre ces territoires en cultures. Les Kazakhs voient leurs terres de pâture – et par conséquent leur cheptel – réduits; appauvris, beaucoup cherchent refuge dans la région de Kachgar et dans le Sin-K'iang en général; certains émigrent au sud, en Afghanistan, amenant avec eux des chameaux à deux bosses, appelés dès lors en Afghanistan "kazaki".

En 1916 une insurrection pousse 3000 Turkmènes de la région transcaspienne, excédés par les abus des droits sur l'eau, par les impôts de plus en plus lourds et par "l'enlèvement de jeunes filles pour le harem du khan" à s'emparer de Khiva; cette occupation est durement réprimée par les Russes; une partie des insurgés franchit le désert du Kara-Koum pour pénétrer en Perse et en Afghanistan (Becker 1968 : 235).

Pendant la Première Guerre mondiale, les revers de la Russie sur le front européen sont à l'origine, en 1916, d'un décret instituant la mobilisation des non-Russes, mesure qu'aggravent encore la levée de nouveaux impôts et la réquisition de chevaux. Un mouvement de panique s'étend chez les Turkmènes, les Kazakhs, les Kirghiz (voir p. 102), les Uzbeks et les Tadjiks, et déclenche le premier exode massif de population du Turkestan russe (Balland 1978 : 27).

A la suite de la Révolution d'octobre et jusqu'en 1935, plusieurs vagues de réfugiés d'une très grande ampleur se succèdent en Afghanistan.

Balland (1978 : 28–31) distingue trois phases: la première de 1918 à 1920 serait un exode de survie causé par la famine due à la guerre et à la Révolution et à l'arrêt des importations de blé. La seconde de 1921 à 1928, plus importante sur le plan numérique, concernerait des réfugiés politiques chassés par la soviétisation et l'échec des mouvements armés antisoviétiques;

la troisième enfin de 1929 à 1936 aurait été déclenchée par la collectivisation accélérée et la sédentarisation forcée des nomades.

D'après nos sources, en particulier d'après les rapports du consul et de l'attaché militaire britanniques à Mechhed de 1919 à 1930, il est difficile d'évaluer laquelle des trois périodes a connu l'affluence la plus grande; nous penchons pour les années 1928–1934, soit du départ des plans quinquennaux en URSS à une certaine normalisation des deux côtés de la frontière et au contrôle effectif de cette dernière.

Une telle périodisation est utile, mais elle ne doit pas faire oublier que les facteurs divers qui sont à l'origine de l'émigration: famines, rébellions armées, mesures politiques et économiques, sont récurrents et se chevauchent dans une certaine mesure au cours des trois périodes. Il faut distinguer également diverses catégories de réfugiés; selon son origine géographique ou ethnique ou selon qu'il est citadin, lettré, éleveur ou agriculteur, l'autochtone est diversement affecté, et à des moments différents, par les changements introduits par le pouvoir soviétique. Les disettes locales dues aux événements militaires, puis à la monoculture cotonnière ou aux représailles soviétiques (fermeture des canaux d'irrigation par exemple) atteignent surtout les couches rurales populaires. A partir de 1924, la mainmise du parti communiste sur les organes des nouvelles Républiques d'Asie centrale aboutit à la mise à l'écart, puis à l'élimination des nationalistes musulmans. Ceux qui parviennent à s'exiler ne restent pas en Afghanistan et choisissent en général de résider en Turquie ou dans d'autres pays du Moyen-Orient ou de l'Europe. En revanche quelques milliers d'Uzbeks de la classe moyenne urbaine accompagnent l'émir de Boukhara dans sa fuite à Kaboul en 1921. Quant aux foyers de rébellion contre le pouvoir soviétique, ils ne restent actifs après 1930 qu'aux frontières désertiques ou montagneuses de l'Afghanistan. Il s'agit là principalement d'éleveurs uzbeks et de Turkmènes qui utilisent le sol de l'Afghanistan comme base pour effectuer des raids en territoire soviétique et qui, poursuivis par l'Armée Rouge et désarmés par les Afghans, sont condamnés à un exil définitif.

L'ordre revenu tant du côté afghan que du côté soviétique, un certain nombre de rebelles bénéficiant d'une amnistie retournent en URSS. Jusqu'à la fin des années 20, beaucoup d'éleveurs turkmènes réfugiés ont l'espoir de rentrer chez eux pour retrouver terres et troupeaux. Vers 1928 ou 1930 cependant cet espoir s'évanouit. Ils organisent alors depuis le territoire afghan de véritables razzias de bétail qu'ils ramènent dans leur nouvelle patrie.

Mais la grande masse des immigrants est formée dès 1923, et surtout depuis 1928, d'agriculteurs et d'agro-pasteurs qui fuient la destruction de la société rurale musulmane traditionnelle. Les changements de maîtres, les disettes, les réquisitions, les impôts plus lourds, les déportations de villages entiers étaient chose relativement commune depuis des siècles en Asie

centrale, mais ces mesures brutales ne mettaient pas en question alors les pratiques et les représentations liées au fonctionnement de la société indigène, à son identité et à sa reproduction. Cette société était faite entre autres d'un certain type de dépendance personnelle et de suzeraineté, d'autorité coranique, de filiation et de relation parentale où la séniorité jouait un grand rôle. Tout ce que les autorités soviétiques combattaient sous le nom de "crimes liés à la tradition": prestations lors des échanges matrimoniaux, dépenses somptuaires à l'occasion de fêtes et de mariages, droit paternel, hiérarchie des lignages, liens d'allégeance personnels, types de métayage, usages liés aux lois islamiques, formait le tissu même de l'organisation sociale et était ce par quoi la communauté lignagière uzbek, kazakh ou turkmène affirmait son identité et sa cohésion face aux non-musulmans et aux étrangers. C'est pour sauvegarder une forme de société jugée "rétrograde" et "féodale" par les autorités soviétiques que des centaines de milliers de turcophones et autres indigènes de l'Asie centrale ont pris le chemin de l'exil.

Les autorités afghanes face aux réfugiés

Les réfugiés de l'ancien Turkestan russe affluaient dans un pays secoué par plusieurs événements graves: l'assassinat de l'émir Habibullah en 1919, auquel succède l'émir Amanullah qui déclenche la troisième guerre anglo-afghane aboutissant à l'indépendance de l'Afghanistan, la révolte du Bacha-i Saqao contre Amanullah provoquant le départ en exil du souverain en 1929, la prise du pouvoir par Nader Shah (1929–1933), vainqueur du Bacha-i Saqao, l'assassinat de Nader, auquel succède son fils, Zaher Shah (1933–1973). A ces événements s'ajoutaient des révoltes tribales dans le sud et le sud-est.

Dans ce contexte d'instabilité politique, les réfugiés posaient un triple problème à l'Etat afghan:

– celui du contrôle d'une population hostile au pouvoir soviétique tout d'abord. En effet la présence de réfugiés souvent armés, ennemis du nouveau régime, le long d'une frontière perméable et mal contrôlée jusque dans les années 30 pouvait être une cause de désordre et d'agitation dans les territoires d'outre-Oxus que les Soviétiques cherchaient à maîtriser. Ces réfugiés pouvaient être tentés d'utiliser le territoire afghan comme base d'attaques contre le territoire des Républiques musulmanes, bientôt socialistes, de l'Asie centrale soviétique, ce qu'ils firent en réalité; l'Armée Rouge en prit prétexte pour intervenir en Afghanistan lorsqu'en 1930 un fort détachement armé pénétra de 60 kilomètres sur territoire afghan à la poursuite des partisans d'Ibrahim Beg, chef basmatchi (Fraser-Tytler 1950/1958 : 230). La présence de plusieurs dizaines, voire centaines de milliers de réfugiés risquait donc d'être une source de conflit avec l'Etat soviétique.

– le second problème était lié au maintien de l'ordre intérieur nécessaire à la tranquillité des relations entre ethnies différentes dominées par les Pachtouns. Le gouvernement de Kaboul pouvait craindre en effet que l'afflux de turcophones rompe l'équilibre interethnique dans le nord et y remette en question la supériorité pachtoune. Il pouvait craindre aussi la diffusion parmi les Uzbeks et les Turkmènes autochtones des idées du pantouranisme[6]. Il devait éviiter également les heurts entre turcophones et autres groupes ethniques ou entre autochtones et nouveaux venus, par exemple à propos de l'appropriation de biens rares tels que terres cultivables et pâtures.
– enfin le gouvernement se trouvait dans l'obligation de fournir des emplacements de résidence et des moyens de subsistance aux réfugiés, sous forme de secours immédiats, puis de travail ou de terres à cultiver. Compte tenu du climat intérieur d'instabilité politique, de la situation économique aggravée par les suites de la troisième guerre anglo-afghane et de l'étroitesse des ressources agraires d'un pays aride, ce dernier problème n'était pas le plus aisé à résoudre.

L'Etat soviétique avait été l'un des premiers, si ce n'est le premier, à reconnaître l'indépendance de l'Afghanistan en 1919, et le roi Amanullah comptait utiliser cet atout politique, ainsi que l'aide technique russe promise, pour contrer la puissance britannique aux Indes, pour faire monter les enchères. Il voulait aussi profiter de l'ouverture de nombreux consulats afghans dans le Turkestan russe (Adamec 1967 : 189) et de sa position de souverain islamique pour faire figure de protecteur des populations musulmanes d'Asie centrale. Amanullah hésitait probablement entre plusieurs politiques: s'appuyer sur le grand voisin du nord, c'était jouer les Russes contre les Anglais, mais c'était aussi parier sur un pouvoir encore faible, tout en s'aliénant les sympathies des mouvements islamiques, nationalistes et antisoviétiques. Soutenir les musulmans et les turcophones révoltés, frères de religion et frères de race d'une partie de la population afghane, c'était perdre le soutien de l'Etat soviétique. Ce dernier accusa en effet à plusieurs reprises, à partir de 1922, l'Afghanistan d'accueillir les éléments hostiles, de tolérer des réunions de chefs basmatchis et de faciliter avec l'aide des Anglais le regroupement d'éléments antisoviétiques en Afghanistan (Castagné 1925 : 61 et 72).

Vis-à-vis des réfugiés, Amanullah et ses successeurs prirent des mesures diverses et parfois contradictoires, sans doute liées aux phases des relations entre les deux pays et à l'afflux des réfugiés. Amanullah accepta, donnant suite à la demande du ministre de Russie à Kaboul, de limiter dans la capitale à quelques centaines le nombre de l'escorte de l'émir de Boukhara réfugié en Afghanistan en 1921 (Castagné 1925 : 37). En 1923 le gouvernement afghan

6 Le pantouranisme revendiquait un grand Touran, territoire qui regrouperait tous les peuples turcs.

engagea des pourparlers avec les Soviétiques pour le renvoi de réfugiés turkmènes sous prétexte de leur refus de payer l'impôt (Balland 1978 : 3). Par ailleurs les gardes-frontière et les soldats afghans firent à maintes reprises le coup de feu pour permettre à des transfuges poursuivis de gagner l'Afghanistan (Khorassan Intelligence Service, L/P + S/10/972 : 14.8.1922). A la fin des années 20 et au début des années 30 en effet, la fuite vers l'Afghanistan se faisait souvent dans des conditions dramatiques. Au cours de nos séjours en Afghanistan dans les années 60 et 70, nous avons fréquemment entendu des *mohâjir* âgés évoquer avec émotion la traversée de l'Amou-Daria sur des outres gonflées ou accrochés à des bottes de paille, alors que les balles sifflaient autour d'eux.

En fin de compte Amanullah ne réussit pas à jouer le rôle de "protecteur" des musulmans de Russie, pas plus qu'il n'avait réussi à être l'inspirateur d'une grande révolte des peuples de l'Inde contre les Anglais. Comme le dit Adamec (1967 : 167), "For a short time he looked north where Muslim rebels were attacking the Bolshevik forces, where Enver Pasha was riding the tide of popular revolt, and the Afghan King toyed with the idea of seeking compensation in the north for what he could not win in the south. But the forces of the Amir of Bukhara and Enver Pasha and the Basmatchis were in turn defeated, and Amanullah's dream of leading a Central Asian Conferation dit not come true."

Nader Shah, après lui, établit non sans peine un contrôle strict du mouvement des allogènes et une surveillance efficace des frontières. Sous la pression des Soviétiques, Nader envoya son frère, le général Hashim Khan, avec des troupes en 1931 maintenir l'ordre du Qattaghan et chasser les bandes d'Ibrahim Beg poursuivies par ailleurs par l'Armée Rouge.

Le gouvernement afghan voulut aussi contrôler et canaliser l'installation des réfugiés afin d'éviter les risques de conflits mentionnés plus haut: la pression sur les terres cultivables déjà suroccupées, les conflits interethniques, les regroupements massifs près de la frontière ou à Kaboul. Il tenta, pendant la dernière période de l'immigration surtout, d'utiliser les réfugiés comme main-d'œuvre pour contribuer à la mise en valeur de nouvelles régions de colonisation, au nord de Qunduz ou dans le bassin de l'Hilmend et dans la région de Chakhânsur[7], ainsi que pour l'entretien des routes et des canaux. Les résultats de cette politique semblent très inégaux; la mobilité intérieure et l'instabilité des réfugiés restent grandes; certains immigrés ont changé plusieurs fois d'établissement, en général dans la perspective d'un regroupement par ethnie et origine dans le nord du pays à proximité des foyers de départ (Balland 1978 : 33).

7 "Under pressure from Moscow, the Afghan government has now agreed to transfer to more southern provinces those of the émigrés who had settled close to the Russian frontier." (Castagné 1935 : 703)

En l'absence d'une véritable politique d'accueil, comme avait pu l'organiser la Turquie par exemple, les réfugiés ne pouvaient que considérer l'ensemble des *mohâjir* de même origine, si précaire et si démunie que soit leur situation, comme la seule structure d'accueil garantissant leur intégrité physique et sociale. A la différence des réfugiés d'origine urbaine ou de profession marchande qui trouvèrent dans leurs réseaux l'aide nécessaire, les immigrés d'origine rurale préféraient à la dispersion, même assortie de promesses et de dons en terres, le regroupement en collectivités d'origine dans le nord du pays près de leurs anciennes patries. Ils payèrent ce choix d'un prix très élevé: décri, pauvreté et humiliation.

Dans les villes les artisans et commerçants uzbeks ont bénéficié des filières marchandes de la diaspora turque en Afghanistan et en Asie en général, de leur familiarité avec le mode de vie urbain et de leur savoir de lettré.

"Notre agent au Khorassan"

Après 1921 la Grande-Bretagne reconnaît l'indépendance de l'Afghanistan, mais les événements qui se passent aux confins de l'Empire et immédiatement au-delà l'inquiètent au premier chef. L'"Intelligence" récolte des informations sur les événements de l'ex-empire russe. Mechhed, dans le Khorassan iranien, est un poste d'observation de premier ordre. Consul et attaché militaire y notent jour après jour les événements des contrées du nord. Leurs rapports[8] sont une source d'information privilégiée pour la connaissance des mouvements de populations dans le Turkestan afghan, de la frontière iranienne à Mazar-i Sharif. Derrière ces notes en style télégraphique se profilent les drames de l'émigration, ses phases et ses causes, des noms de tribus et des lieux de passage, ainsi que les incertitudes de l'installation en Afghanistan. De 1919 à 1923, les Britanniques en poste à Mechhed relèvent l'arrivée de Turkmènes en fuite, par exemple 1000 familles en août 1919. L'accueil des autorités afghanes est tout d'abord cordial et les Turkmènes en reçoivent des terres, des vêtements, parfois de l'argent ... et la nationalité afghane. Outrepassant peut-être les ordres de Kaboul, ces autorités favorisent aussi le passage dans l'autre sens de combattants et de propagandistes antisoviétiques. De leur côté, les Soviétiques facilitent l'entrée en Afghanistan de rebelles et de pilleurs armés (L/P + S/10/820 : 6.9.1919, 9.11.1919. 6.3.1920).

L'émigration des Turkmènes se poursuit en 1921 et 1922; le paiement de l'impôt foncier, cause de conflits entre les nouveaux arrivés et les percepteurs afghans, avec menace de renvoi de l'autre côté de la frontière, est suspendu par les autorités (L/P + S/10/972 : 29.12.1921).

8 Il s'agit plus particulièrement des rapports L/P + S/10/820, L/P + S/10/972 et L/P + S/10/1143, conservés à l'India Office Library à Londres.

En 1923, mais surtout à partir de 1926, Mechhed note l'arrivée en masse de réfugiés uzbeks dans la région de Mazar-Sharif où ils reçoivent des terres (L/P + S/10/1143 : 6.12.1926). En 1927, ce sont les Turkmènes nouvellement établis autour de Maimana, Andkhoi, Dawlatâbâd qui effectuent, selon ces mêmes sources, des raids dans le Turkménistan, où ils désespèrent de se réinstaller un jour, afin d'en ramener du bétail (id.: 21.3.1927). En 1928, Mechhed signale pour la première fois des transferts de populations organisés par Moscou dans l'Uzbékistan; il s'ensuit de nouveaux départs vers l'Afghanistan (id.: 4.8.1928). Il s'agit chaque fois de plusieurs milliers de personnes. A cette époque aussi arrivent des informations sur la résistance des Turkmènes d'abord, des Uzbeks ensuite, au regroupement en kolkhoz et à la culture forcée du coton. Mechhed mentionne également le report partiel et temporaire de ces mesures devant la résistance populaire (id.: 17.5.1930 et 7.6.1930). Ces années voient en outre l'organisation de raids turkmènes contre les postes-frontières de la région de Kerki (id.: 9.8.1930 et 11.10.1930). De 1930 à 1935, c'est surtout le refus de la collectivisation et les conséquences de la sédentarisation des nomades qui, toujours selon Mechhed, provoquent l'arrivée de réfugiés uzbeks et turkmènes en Afghanistan. Les mêmes rapports signalent aussi le retour d'un certain nombre de Turkmènes dans leur pays d'origine (L/P + S/12/3414 : 31.3.1934). Sans doute les conditions d'accueil en Afghanistan sont-elles devenues plus dures et l'attitude des Afghans moins chaleureuse. A ce propos le journal du consulat de Qandahar (R/12/64) signale en 1934 l'emprisonnement, passager il est vrai, d'un groupe de réfugiés uzbeks envoyés ensuite travailler au creusement de canaux dans la région de Girishk. Un autre rapport provenant du Baluchistan Intelligence Bureau (R/12/64 : 28.10.1935) relève l'affectation des Turkmènes à la corvée d'entretien des routes à Mukur, au sud de Ghazni. Le même rapport signale que "A number of Turkoman refugees are reported to be still entering Afghanistan. The Afghans do not trust these people and are sending them on foot via Maimana and Herat to Chakansur, where a colony has been started for them".

Les rapports de Mechhed et de Qandahar ne parlent plus guère des réfugiés à partir de 1936.

Les Kirghiz du Pamir

Le décret russe de 1916 sur la mobilisation des non-Russes pour participer à l'effort de guerre (voir p. 96) provoque la fuite de 300 000 Kazakhs et Kirghiz à Kachgar et à Khulja dans le Turkestan chinois; si beaucoup revinrent en URSS dès 1918 (Balland 1978 : 27–28), d'autres s'installent au Pamir afghan (Dor 1975 : 76). C'est le cas des 250 familles kirghiz conduites par le père de

l'actuel chef des Kirghiz, Hadji Rahman Qul, lui-même réfugié depuis août 1982 en Turquie (voir ci-dessous). Avant cela, seules 50 familles vivaient au Pamir afghan toute l'année.

Dès 1920, aux confins de l'Union soviétique, de la Chine, de l'Afghanistan et de l'Inde, les Pamirs sont le théâtre d'affrontements entre Kirghiz d'une part, patrouilles chinoises et soviétiques de l'autre (Dor 1975 : 76). Au début des années 30, le gouvernement soviétique ferme sa frontière aux Kirghiz d'Afghanistan qui perdent ainsi leurs pâturages d'hiver au Tadjikistan et sont forcés de passer toute l'année sur les hauts plateaux à plus de 4000 mètres d'altitude, territoires qu'ils n'occupaient auparavant qu'en été. Cette fermeture de frontière n'empêcha cependant ni l'émigration d'autres Kirghiz vers l'Afghanistan, ni les raids soviétiques aux Pamirs contre les camps kirghiz en 1935, en 1941 et en 1946 (Shahrani 1979 : 40). Après cette dernière attaque dirigée contre Rahman Qul, khan du Petit Pamir, celui-ci s'enfuit avec les siens au Turkestan chinois, où ils vécurent d'élevage et d'un peu d'agriculture jusqu'en 1949, quand la Révolution communiste chinoise met fin à ce séjour: Rahman Qul et les Kirghiz, après s'être débarrassés d'un détachement de gardes-frontière chinois repassent la frontière de l'Afghanistan où les autorités les invitent à se réinstaller sur le territoire qu'ils avaient quitté trois ans plus tôt (Shahrani 1979 : 42–43; Shor 1950 : 706).

En Afghanistan et jusqu'en 1973 au moins, le statut des Kirghiz était particulier; ils jouissaient de certains privilèges, ne payaient pas d'impôt et étaient dispensés du service militaire en compensation des services qu'ils rendaient à l'Etat afghan qui les considérait en quelque sorte comme les gardiens de la frontière et des hauts plateaux du Pamir.

A la veille du Coup d'Etat d'avril 1978, il y avait quelque 3000 Kirghiz dans le Pamir afghan. Moins de trois mois après le Coup d'Etat, face à la menace que des détachements militaires soviétiques faisaient peser sur les Kirghiz du Petit Pamir, Rahman Qul emmena les siens par le col de Baroghil, à 3800 mètres d'altitude, dans la région de Gilgit, au nord du Pakistan. Ainsi 280 familles, soit plus de 1300 personnes, partirent en exil. Les Kirghiz du Grand Pamir ne purent se joindre à eux en raison d'une trop grande distance à parcourir dans un terrain extrêmement difficile. Après quatre ans passés au Pakistan, les Kirghiz, ainsi que des Kazakhs, des Uzbeks, des Turkmènes et des Ouighours, réfugiés au Pakistan, furent invités à s'établir en Turquie en août 1982 et vivent maintenant un nouvel exil en Anatolie. Les Kirghiz ont été installés à Karagündüz, non loin du lac Erscek, en Anatolie orientale; la plupart d'entre eux ont acquis la nationalité turque (Réfugiés, Nouvelles du HCR, no 18, juin 1983 : 8).

Les *mohâjir* en Afghanistan: intégration, marginalité et identité

Des deux côtés de la frontière, les populations turcophones sont de même origine, parlent la même langue et partagent un mode de vie, une culture matérielle et spirituelle semblables. Elles ressentent profondément leur appartenance commune. Similitude ne veut cependant pas dire identité. Les subdivisions de l'ethnie uzbek, par exemple, ne sont pas les mêmes au nord et au sud de l'Amou-Daria: les Qattaghan, les Muytan, les Chichka sont afghans, les Qungrat et les Lakai transoxains. Dans le Nord afghan, les Uzbeks étaient avant tout des agro-pasteurs, car les petits khanats instables aux villes médiocres du Turkestan afghan n'avaient pu développer une culture urbaine comme l'avaient fait les habitants de Boukhara et de Tachkent pour une part lettrés, artisans et commerçants (Çagatay et Sjoberg 1955). Enfin un demi-siècle d'influence russe avait sans doute laissé sa marque sur l'équipement domestique, voire sur l'image du monde des habitants du Turkestan russe.

Parmi les bazars du Nord afghan, Tâshqurghân était un débouché important pour les marchands de Boukhara et de Samarcande. On y trouvait des vêtements, des velours lamés, des brocarts, les fameux *khalat,* manteaux en soie chinée, les grandes portières brodées, les harnachements incrustés d'argent, en provenance d'Asie centrale, amenés par des marchands musulmans. Le Turkestan afghan de son côté exportait vers le nord des fruits secs, des moutons et des peaux de moutons et de bêtes sauvages (Centlivres 1972 : 65). Les relations commerciales et les échanges privés se poursuivirent de part et d'autre de l'Amou-Daria jusqu'aux années 30. Ces échanges cessèrent avec la fermeture des frontières, la création d'un commerce d'Etat en URSS et le contingentement des importations et des exportations. Lors de nos séjours à Tâshqurghân entre 1966 et 1968, nous avons trouvé, dans des coffres privés, des liasses de plusieurs milliers de roubles, datés de 1880 à 1917, désormais sans valeur.

Les habitants des deux côtés de l'Oxus étaient donc en contact et connaissaient une grande similitude des modes de vie dès avant l'arrivée massive des réfugiés.

Le Nord afghan fait partie de la culture centre-asiatique avant d'appartenir à celle du Moyen-Orient. Il connaît la yourte au couvert de feutre plutôt que la tente noire, les mêts de pâte fraîche, les beignets à la viande et aux légumes et les pains ronds, les fins bijoux d'argent et d'or à grènetis des Uzbeks et les lourdes parures d'argent incrustées de cornalines des Turkmènes. L'or des bijoux parvint longtemps – en partie du moins – de l'émirat de Boukhara, et l'argent de la fonte des pièces d'argent de l'émir.

Sur les deux rives de l'Amou-Daria, les femmes uzbeks, au visage voilé par un tissage en crin de cheval ou un voile rectangulaire blanc ou écru ajouré,

portaient le *paranǰi,* long manteau couvrant la tête et aux manches inutiles liées dans le dos. Styles musicaux, références littéraires et allégeances à certains ordres soufis, tels les Naqshbandi, étaient communs dans les deux Turkestans.

Par leur venue cependant, les réfugiés ont accéléré la propagation de certains traits culturels centre-asiatiques; citons entre autres les bonnets en velours de coton noir ornés de 4 motifs brodés en amande, appelés *kulâ-ye tâǰiki/kulâ-ye bukhârâyi* (= de Boukhara), répandus dans toutes les Républiques soviétiques d'Asie centrale et originaires du Fergana, et les bonnets coniques à côtes et à bordure tissée, tressée et cousue, appelés *kulâ-ye ozbak* (Centlivres 1968 : 15 et 38), les broderies *lakaiduzi* (= des Lakai), les poêles à circulation d'air chaud dans les murs et dont l'origine serait kazakh, une sorte de chaussure à large empeigne, fabriquée et vendue à l'usage exclusif des Turkmènes (Centlivres 1972 : 70).

Mais les immigrés contribuèrent aussi à répandre certains objets de la culture russe, objets certes connus en Afghanistan, mais que l'arrivée des réfugiés va multiplier: les samovars, dits *nikolai,* de Nicolas, tsar de Russie, sur le modèle de ceux en usage dans la Russie impériale et fabriqués à Toula, les porcelaines de la manufacture impériale de Gardner, les abaques *čot* (du russe *ščot,* le compte, le calcul), les allumettes, les pains de sucre, les cotonnades imprimées de fleurs pour les doublures des longs manteaux d'hommes, les grandes marmites de fonte *kazan,* les lingots de cuivre et de fer, les pièces d'or et des montres (la montre a fait son apparition au moins depuis le XIXe siècle par le commerce russe avec Boukhara. Centlivres 1972 : 113).

Avec l'arrivée des *mohâǰir,* surtout urbains d'abord, campagnards ensuite, les différences secondaires dans la manière d'être, de parler et dans le mode de vie furent sensibles aux deux communautés et réinterprétées comme des emblèmes de l'identité différente des *mohâǰir* et des *watani,* et contribuèrent à les maintenir distinctes.

Si un certain nombre d'Uzbeks, de Turkmènes et de Kazakhs d'origine rurale retrouvèrent en Afghanistan des terres à cultiver et des terrains de pâture pour leurs troupeaux – ce fut le cas d'éleveurs turkmènes en particulier – bien plus nombreux sont ceux qui durent se mettre au service de propriétaires pachtouns ou turcophones autochtones comme métayers ou ouvriers agricoles; d'autres exercèrent par la force des choses de petits métiers de survie dans l'artisanat de réparation, la vente d'objets faits à domicile ou la revente au détail d'objets artisanaux locaux sur les marchés hebdomadaires. Parmi les réfugiés urbains, plusieurs Uzbeks et Kazakhs purent mettre à profit un réseau de relations antérieures et la coopération communautaire pour prospérer dans le commerce des *čapan* (manteaux d'hommes doublés à longues manches), des tapis, voire dans l'import-export. Mais la plupart d'entre eux, comme leurs congénères ruraux, s'agrégèrent

par l'échelon inférieur à la société afghane et subsistèrent par le biais d'un secteur décrié en Afghanistan, celui des services. A Kaboul et dans les grandes villes, beaucoup d'entre eux devinrent et sont encore boulangers, restaurateurs, garçons de bains publics, barbiers, revendeurs de tissus et de vêtements (Çagatay et Sjoberg 1955 : 75).

Un atout pour l'Afghanistan

Certains artisans réfugiés ont introduit en Afghanistan de nouvelles techniques, tel le chinage de la soie, ou de nouveaux motifs de broderies, mais c'est l'apport des éleveurs turkmènes qui a été le plus notable avec l'élevage du karakul et l'extension de la production des tapis noués.

Les Turkmènes originaires des régions proches de la frontière ont introduit en Afghanistan de grands troupeaux de moutons karakul. "Les apports se situent entre 300 000 et 600 000 têtes essentiellement réalisés pendant la dernière phase de l'exode, celle qui correspond à la collectivisation de l'économie soviétique" (Balland 1978 : 37). Le cheptel ovin afghan s'en est trouvé renouvelé et démultiplié et les peaux de karakul constituaient au début des années 70 la première source de devises fortes de l'Afghanistan.

L'augmentation et le renouvellement de la production des tapis représentent une seconde conséquence marquante de l'émigration turkmène. Le nouage des tapis suppose une très grande habileté, enculturée dès leur plus jeune âge chez les fillettes des éleveurs. Cette habileté technique est doublée d'une mémoire à la fois fidèle et créatrice des motifs et des couleurs. Il s'agit là d'un capital qui n'est guère lié à la possession de moyens matériels de production, laine mise à part. Ainsi les femmes Ersari et Mawri, puis les Salor et les Sarik réfugiées après 1880, et les Tekke arrivées pour la plupart après la Révolution d'octobre ont introduit dans leur pays d'accueil un savoir par ailleurs difficilement transmissible hors du groupe domestique (Wegner 1964 : 142). Récemment des fillettes et des femmes d'autres ethnies se sont mises à l'école des femmes turkmènes dans l'espoir d'acquérir pour elles-mêmes, et surtout pour leurs époux, frères et pères, une source de revenus substantiels. Sur une plus grande échelle, des entrepreneurs turkmènes ou pachtouns font fabriquer des tapis par une main-d'œuvre féminine ou masculine salariée.

La plus grande partie des immigrants turcophones n'étaient pas et ne sont devenus ni grands marchands ni propriétaires de moutons ni producteurs de tapis en gros; cultivateurs ou éleveurs dépossédés, beaucoup d'entre eux n'ont pas eu accès à la terre dans leur nouvelle patrie et ont formé un prolétariat agricole qui ne pouvait manquer de peser, à moyen ou à long terme, sur la situation intérieure du pays.

Les immigrés venus du sud

Pendant la période même où des milliers de réfugiés cherchaient à s'installer en Afghanistan, un autre phénomène migratoire d'une importance au moins égale sur le plan intérieur se poursuivait dans le Nord afghan. Il s'agit de l'implantation d'éleveurs et de cultivateurs pachtouns originaires du sud du pays. Voulue et organisée depuis trois-quarts de siècle par les souverains afghans, puis par le gouvernement de Kaboul, cette migration intérieure a bouleversé la démographie, l'occupation du territoire et la situation linguistique (voir en particulier: Centlivres 1975 et 1976, Grötzbach 1972 et Tapper 1973).

D'Amanullah à Zaher Shah, les terres séquestrées, sans titres de propriété ou non cultivées en permanence par les autochtones, furent déclarées propriété d'Etat et distribuées surtout à des Pachtouns transplantés par le pouvoir. Il s'agissait tantôt d'éléments turbulents déportés vers le nord, tantôt de paysans pauvres en terres ou d'éleveurs pauvres en pâtures à qui le souverain allouait des lots de terres dans le nord. Implantés en milieu turcophone, les immigrés se trouvaient objectivement les alliés du gouvernement à qui ils devaient leurs terres et concouraient aussi à la pachtounisation du Turkestan.

Village uzbek de Baitup (alt. 1220 m), province de Baghlân (janvier 1973)

Les éleveurs uzbeks et turkmènes ont perdu à cette occasion, dans nombre de cas, la disposition d'un étage hivernal ou printanier de leur parcours et se sont vus réduits à une sédentarisation précaire sur les piedmonts à cultures sèches ou dans les steppes mal arrosées en aval des canaux d'irrigation. D'autres, des Uzbeks surtout, venus grossir la population des villes du nord, se sont en partie tadjikisés.

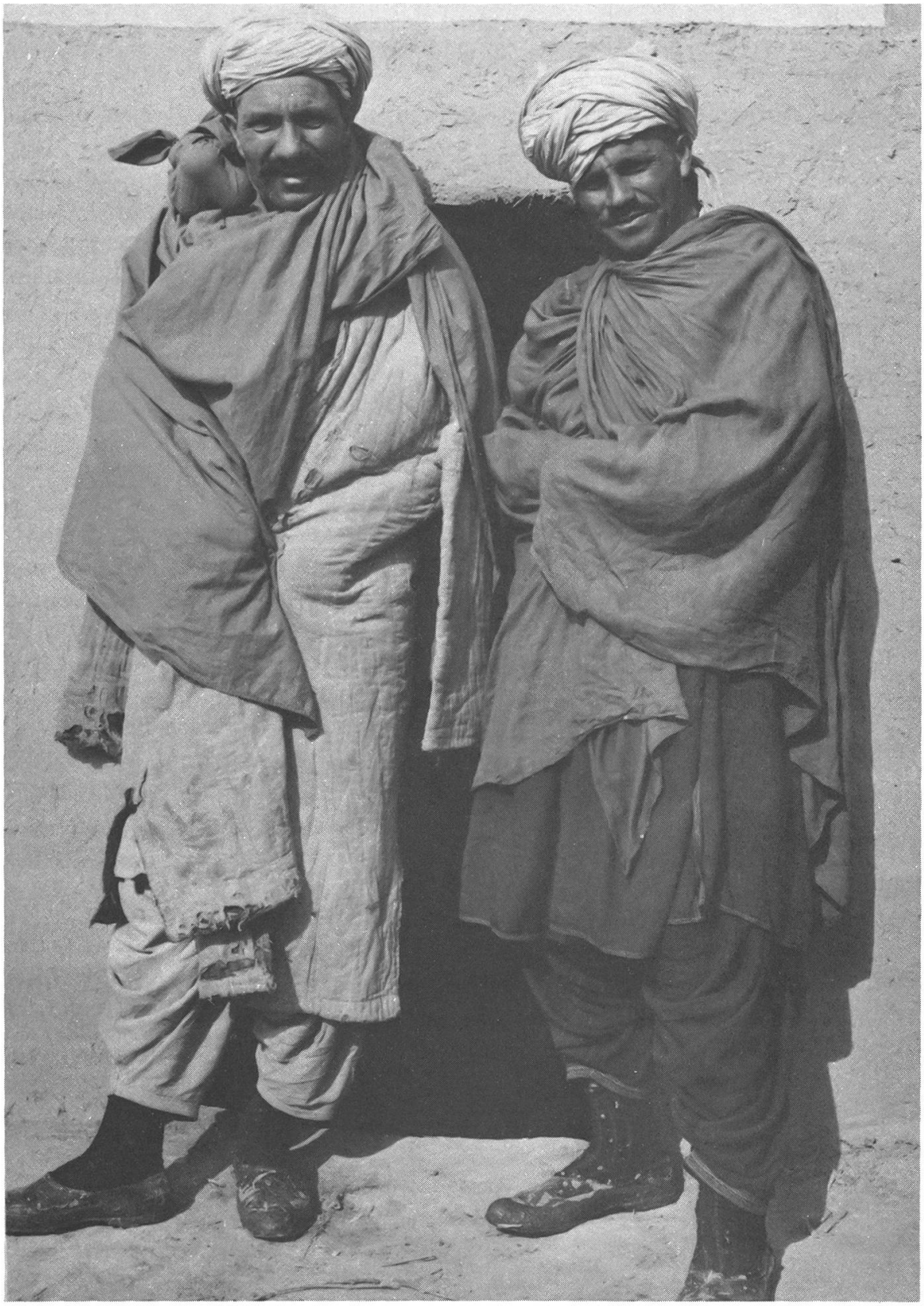
Dans l'entre-deux guerres donc, trois mouvements de population modifient la répartition ethnique et les rapports de forces dans le Nord afghan: une implantation essentiellement pachtoune organisée par le pouvoir à des fins colonisatrices ou pacificatrices, un renfoulement des turcophones, des Uzbeks en particulier, vers les piedmonts et vers les steppes pauvres en eau, et un afflux de centaines de milliers de réfugiés venus de l'Asie soviétique. Des trois populations concernées, à quelques exceptions près, ces derniers et leurs descendants sont parmi les plus mal lotis; parfois assignés à résidence, implantés à l'écart des villes et des grandes routes ainsi que des terres irriguées, paysans sans terre ou cultivateurs de terres pauvres, ils accentuent la pression sur l'environnement cultivé.

On doit pourtant porter au crédit des Afghans d'avoir accueilli sur leur sol dans des conditions difficiles de très nombreux coreligionnaires en détresse, de leur avoir offert une hospitalité, à vrai dire précaire, et d'avoir limité les heurts et les conflits qui risquaient d'éclater entre eux et les communautés du Nord afghan.

L'émigration recommencée

Une bonne partie de notre étude a porté sur les migrations liées aux effets de la Révolution soviétique en Asie centrale; elle ne doit pas faire oublier les mouvements de populations qui ont affecté pendant des siècles et qui affectent encore cette région du monde. En 1970–1971, une sécheresse persistante a frappé tout l'Afghanistan et en particulier le nord-ouest, provoquant une disette grave et probablement des milliers de morts. A cette occasion des milliers d'habitants de la région de Maimana et de la province du Badghis, Uzbeks en particulier, se sont mis en route vers le Qattaghan à la recherche d'emplois dans les champs de coton ou dans la construction. Un certain nombre d'entre eux se sont installés définitivement à plusieurs centaines de kilomètres de leur région d'origine.

Les centaines de milliers de turcophones immigrés en Afghanistan entre 1916 et 1935 ont franchi la frontière afghane – quelques-uns parfois dans les deux sens et plusieurs fois – pour des raisons très diverses: la famine, la menace de déportation, les exactions de troupes étrangères, l'implantation



Eleveurs pachtouns Walikhel installés dans le district de Nahrin, province de Baghlân (janvier 1973)

de colons sur l'ordre du gouvernement, la crainte de réquisition ou de conscription, l'espoir d'obtenir des terres meilleures, la menace d'expropriation ou de collectivisation, les atteintes à l'exercice de la religion, les menaces pesant sur la collectivité traditionnelle comme mode de vie et comme représentation.

Il n'est guère possible d'appliquer ici la typologie des migrations en usage dans les sciences sociales. Migrations volontaires ou forcées, conservatrices ou innovatrices, temporaires ou définitives, intérieures ou extérieures, ces catégories perdent leurs pertinences face à la multiplicité et à la complexité des facteurs qui ont conduit tant d'êtres humains à quitter leur patrie.

Après avoir pesé sur les relations soviéto-afghanes, le problème des réfugiés cesse d'être aigu à partir de 1935 pour les deux gouvernements. Les frontières sont contrôlées des deux côtés et les mouvements de populations maîtrisés. L'ordre soviétique n'est plus menacé à l'intérieur des Républiques soviétiques d'Asie centrale; celui de Zaher Shah semble lui aussi affermi. Dans le nord, l'implantation des *nâqelin* requiert toute l'attention de l'administration afghane et fait oublier la condition des réfugiés d'URSS. D'ailleurs Uzbeks, Turkmènes, Kirghiz autochtones ou réfugiés n'ont droit ni à une représentation ethnique autonome sur le plan politique, ni à l'expression culturelle. Bien après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la fusion est loin d'être faite entre *mohâǰir* et *watani;* l'identité distincte se maintient au travers des échanges entre les deux communautés. Quant aux groupes turcophones transplantés au sud de l'Hindoukouch ils ont regagné le Turkestan afghan ou ont été probablement absorbés, si bien qu'une comparaison entre la carte ethnique des années 60 et celle qu'on aurait pu dresser en 1914 ne mettrait en lumière que peu de changements, si ce n'est peut-être l'élargissement des taches de peuplements pachtouns dans le nord et une répartition plus dense des établissements turkmènes de la région frontière nord-ouest.

Bon nombre d'éleveurs turkmènes et uzbeks avaient voulu fuir la sédentarisation forcée et la collectivisation dee leurs troupeaux par le régime soviétique; si certains ont gardé leurs troupeaux, ils ont tous par ailleurs dû abandonner la vie nomade dans leur nouvelle patrie. Leur installation sur d'anciennes terres de pâture a également contribué par endroits à la sédentarisation des éleveurs autochtones du Turkestan.

Le climat de longue détente qui a marqué les relations soviéto-afghanes depuis 1945 a permis la signature d'un accord entre les deux pays autorisant, au début des années 70, les réfugiés ou leurs descendants du côté afghan à rendre visite à leurs proches de l'autre côté de la frontière sur invitation de ces derniers. Ce simple fait indique que des relations au moins épistolaires s'étaient maintenues. C'est par milliers que les *mohâǰir* qui pouvaient s'offrir le voyage ont visité leurs cousins dans les kolkhoz cotonniers de l'Uzbékistan et du Turkménistan. Ce droit de visite ne fut accordé que dans le sens

Afghanistan-URSS. Au cours de ces brèves retrouvailles, les visiteurs et leurs hôtes purent évaluer l'écart qui séparait désormais le mode de vie et les projets sociaux des deux communautés.

En avril 1978 le Coup d'Etat des pro-communistes khalqi et parchami (Centlivres 1980) à Kaboul, puis l'intervention soviétique en décembre 1979 ont ramené une ère de violence et de troubles. Ces événements ont chassé de chez eux des centaines de milliers d'Afghans, originaires cette fois dans leur majorité du sud de l'Hindoukouch. Mais à côté de ces derniers, de nombreux Uzbeks, des Turkmènes et une bonne partie des Kirghiz afghans se sont vus jetés une nouvelle fois dans l'aventure pitoyable de l'exil.

juin 1983

Photos: Pierre et Micheline Centlivres

Bibliographie

Adamec, Ludwig W.
1967 Afghanistan, 1900–1923. A diplomatic history.
Berkeley et Los Angeles : University of California Press.

Bacon, Elizabeth
1966 Central Asians under Russian rule. A study in culture change.
Ithaca, New York : Cornell University Press.

Balland, Daniel
1978 La diaspora des Turcs de Basse-Asie centrale soviétique au XXe siècle.
Bulletin de la section de géographie 82 (années 1975–1977), Etudes de géographie historique (Paris) : 23–38.

Barthold, W.
1936 Turkmènes.
in : Encyclopédie de l'Islam, IV : 932–945.

Becker, Seymour
1968 Russia's protectorates in Central Asia. Bukhara and Khiva, 1865–1924.
Cambridge, Mass. : Harvard University Press.

Çagatay, Babur et André F. Sjoberg
1955 Notes on the Uzbek culture of Central Asia.
The Texas Journal of Science 7/1 : 72–112.

Castagné, Joseph
1925 Les Basmatchis.
Paris : E. Ledoux.

1935 Soviet imperialism in Afghanistan.
Foreign Affairs (New York) 13, juillet : 698–703.

Centlivres, Pierre
1972 Un bazar d'Asie Centrale. Forme et organisation du bazar de Tâshqurghân (Afghanistan).
Wiesbaden : L. Reichert Verlag.

1975 Les Uzbeks du Qattaghan.
Afghanistan Journal (Graz) 2/1 : 28-36.

1976 L'histoire récente de l'Afghanistan et la configuration ethnique des provinces du Nord-Est.
Studia Iranica (Paris) 5/2 : 255–267.

Centlivres, Micheline et Pierre
1968 Calottes, mitres et toques. Essai d'analyse classificatrice d'une collection de bonnets d'Afghanistan.
Bulletin annuel du Musée et Institut d'ethnographie de la ville de Genève, no 11 : 11–46.

1980 Et si on parlait de l'Afghanistan?
Actes de la Recherche en Sciences sociales (Paris), no 34, septembre : 2–16.

CINAM
1973 Services for children within regional development.
Provisional report submitted to the government of Afghanistan and UNICEF. Kaboul, 2 vol.
(vol II : monographs)

Dor, Rémy
1975 Contribution à l'étude des Kirghiz du Pamir Afghan.
Paris : Publications Orientalistes de France.

Dupaigne, Bernard
1974 Un artisan d'Afghanistan. Sa vie, ses problèmes, ses espoirs.
Objets et Mondes (Paris) 14/3 : 143–170.

Dupree, Louis
1980 Afghanistan.
Princeton : Princeton University Press.

Franz, Erhard
1972 Zur gegenwärtigen Verbreitung und Gruppierung der Turkmenen in Afghanistan.
Baessler-Archiv (Berlin), N.F. 20 : 191–237.

Fraser-Tytler, W. K.
1950/1958 Afghanistan. A study of political developments in Central and Southern Asia.
Londres : Oxford University Press.

Grötzbach, Erwin
1972 Kulturgeographischer Wandel in Nordost-Afghanistan seit dem 19. Jahrhundert.
Meisenheim am Glan : Verlag Anton Hain.

Hunter, David E. et Phillip Whitten
1976 Encyclopaedia of anthropology.
New York : Harper and Row Publications.

Jarring, Gunnar
1939 On the distribution of Turk tribes in Afghanistan. An attempt at a preliminary classification.
Lunds Universitets Årsskrift, N.F., Avd. 1, 35/4.

Kakar, Hasan Kawun
1971 Afghanistan : a study in internal political development, 1880–1896.
Lahore : Educational Press.
1979 Government and society in Afghanistan. The reign of Amir 'Abd al-Rahman Khan.
Austin, Londres : University of Texas Press.

Karmysheva, B. Kh.
1960 Etnografičeskaja gruppa "Tjurk" v sostave uzbekov.
Sovetskaja Etnografia 1 : 3–22.

Poulton, Michelle et Robin
1981 L'Afghanistan.
Paris : Presses Universitaires de France.
(Que sais-je? 1922.)

Shahrani, M. Nazif Mohib
1979 The Kirghiz and Wakhi of Afghanistan. Adaptation to closed frontiers.
Seattle et Londres : University of Washington Press.

Shor, Jean et Franc
1950 We took the Highroad in Afghanistan.
The National Geographic Magazine 98, novembre : 673–706.

Tapper, Nancy
1973 The advent of Pashtûn mâldârs in north-western Afghanistan.
Bulletin of the School of Oriental and African Studies (Londres) 26/1 : 55–79.

Wegner, Dietrich H. G.
1964 Nomaden- und Bauernteppiche in Afghanistan.
Baessler-Archiv (Berlin), N.F. 12 : 141–177.